

UN CENTENAIRE

1844-1944

KARL LUEGER

Bourgmestre de Vienne

Chef du parti chrétien-
social

Instaurateur d'un ordre
meilleur

L'OEUVRE DES TRACTS

Directeur : R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Publie chaque mois une brochure sur des sujets variés et instructifs

10. *Le Mouvement ouvrier au Canada.*
Omer Héroux
12. *Les Familles au Sacré Cœur.*
R. P. Archambault, S. J.
14. *La Première Semaine sociale du Canada.*
R. P. Archambault, S. J.
15. *Sainte Jeanne d'Arc.* R. P. Chossegros, S. J.
18. *Les Conditions religieuses de notre société.*
Le cardinal Bégin
19. *Sainte Marguerite-Marie.* Une Religieuse
22. *L'Aide aux œuvres catholiques.*
R. P. Adélard Dugré, S. J.
24. *La Formation des Elites.*
Général de Castelnaud
26. *La Société de Saint-Vincent-de-Paul.* XXX
28. *Saint Jean Berchmans.*
R. P. Antoine Dragon, S. J.
30. *Le Maréchal Foch.* XXX
31. *L'Instruction obligatoire.* R. P. Barbara, S. J.
32. *La Compagnie de Jésus.*
R. P. Adélard Dugré, S. J.
33. *Le Choix d'un état de vie (jeunes gens).*
R. P. d'Orsonnens, S. J.
- 33a. *Le Choix d'un état de vie (jeunes filles).*
R. P. d'Orsonnens, S. J.
38. *Contre le blasphème, tous !*
R. P. Alexandre Dugré, S. J.
42. *Saint Gérard Majella.* Abbé P.-E. Gauthier
44. *Le Bienheureux Grignon de Montfort.*
F. Ananie, F. S. G.
45. *Monseigneur François de Laval.*
R. P. Lecompte, S. J.
46. *Les Exercices spirituels de saint Ignace.*
S. S. Pie XI
47. *La Villa La Broquerie.*
R. P. Archambault, S. J.
48. *Saint Jean-Baptiste.* R. P. Alex. Dugré, S. J.
51. *Monseigneur Alexandre Taché.*
R. P. Latour, O. M. I.
56. *Contre le travail du dimanche.*
R. P. Archambault, S. J.
57. *L'Œuvre de la Villa Saint-Martin.*
R. P. Gustave Jean, S. J.
58. *Monseigneur Lafleche.* R. P. Ad. Dugré, S. J.
59. *Le Bienheureux Bellarmin.*
R. P. Archambault, S. J.
60. *La Vénérable Bernadette Soubirous.*
Abbé P.-E. Gauthier
62. *Le Recrutement des Retraitants.* XXX
64. *L'Œuvre du curé Labelle.*
Abbé Henri Lecompte
65. *Saint François Xavier.*
Abbé C. Rondeau, P. M. E.
67. *Le Catholicisme en Chine.* Mgr Beaupin
68. *Le Jubilé de 1925.* XXX
71. *Saint Pierre Canisius.* R. P. Lecompte, S. J.
72. *Sainte Marie-Sophie Barat.* R. S. C. J.
73. *Nos Martyrs canadiens.*
R. P. Archambault, S. J.
74. *Les Servites de Marie.*
R. P. Lépicier, O. S. M.
75. *Les Clubs sociaux neutres.*
Abbé Cyrille Gagnon
76. *La Presse catholique.* Mgr Elias Roy
77. *L'A. C. J. C.* Chanoine Courchesne
79. *Encyclique sur la fête du Christ-Roi.*
S. S. Pie XI
80. *La Retraite spirituelle.* S. Alph. de Liguori
81. *Une enquête sur le scoutisme français.* XXX
82. *Le Secrétariat des Familles.*
Dr Elzéar Miville-Dechéne
83. *Le Dr Amédée Marsan.* R. P. Léopold, O. C.
84. *Comment lutter contre le mauvais cinéma.*
Léo Pelland, avocat
86. *Saint Louis de Gonzague, confesseur.*
R. P. Plamondon, S. J.
87. *La Transgression du devoir dominical.* XXX
90. *André Grasset de Saint-Sauveur.* XXX
91. *Sauvez vos enfants du cinéma meurtrier !*
R. P. Archambault, S. J.
93. *Répliques du bon sens — I.*
Capitaine Magniez
95. *Répliques du bon sens — II.*
Capitaine Magniez
96. *Marie de l'Incarnation.* R. P. Farley, C.S.V.
97. *Dimanche vs Cinéma.* Chanoine Harbour
98. *Thaumaturges de chez nous.*
R. P. Jacques Dugas, S. J.
100. *Le Rapport Boyer sur le cinéma.* XXX
102. *Les Retraites fermées en Belgique.*
R. P. Laveille, S. J.
104. *Répliques du bon sens — III.*
Capitaine Magniez
106. *Les Retraites fermées.* Ferdinand Roy
108. *L'Encycl. « Misericordissimus Redemptor ».*
S. S. Pie XI
110. *L'Apostolat.* Rodolphe Laplante
111. *Répliques du bon sens — IV.*
Capitaine Magniez
112. *Le Drapeau canadien-français.*
R. P. Archambault, S. J.
113. *L'Université Pontificale Grégorienne.* XXX
114. *La Retraite fermée.* Roland Milla
115. *L'Action catholique.* Mgr P.-S. Desranleau
116. *Un diocèse canadien aux Indes.*
R. P. E. Gagnon, C. S. C.
117. *Le Mois du Dmanche.*
R. P. Archambault, S. J.
118. *Pour le repos dominical.* D. B.
119. *Le Problème de la natalité.*
Benito Mussolini
121. *La Femme canadienne-française.*
Sr Marie du Rédempteur, S. G. C.
123. *Charte officielle du Syndicalisme chrétien.*
E. S. P.
124. *Le Sens social.* Abbé Joseph-C. Tremblay
125. *Sa Sainteté Pie XI.*
S. Em. le cardinal Rouleau, O. P.
127. *L'Encyclique « Mens Nostra ».* S. S. Pie XI
128. *La Destinée sociale de la femme.*
Marie-Thérèse Archambault
129. *Les Retraites fermées.* Dr Joseph Gauvreau

KARL LUEGER

par P. COULET¹

AVEC LE D^r KARL LUEGER, vient de disparaître l'un des hommes les plus illustres et les plus aimés de notre temps. Peu de carrières eurent des commencements aussi humbles, pour finir de manière aussi glorieuse. Peu d'hommes également furent plus discutés, plus calomniés, et eurent à triompher par la seule force de leur bras de plus d'efforts de résistance passive ou d'hostilité acharnée.

Ce fils du peuple, élevé dans une ère du plus pur libéralisme incroyant, a fini en grand chrétien, entouré des sympathies du monde catholique tout entier, conduit à sa dernière demeure avec des honneurs vraiment princiers. Ses funérailles, honorées de la présence même du monarque qui, douze ans plus tôt, avait refusé à trois reprises de sanctionner son élection comme bourgmestre de Vienne, furent une manifestation de douleur et d'amour colossale et presque inouïe, une véritable marche triomphale comme Vienne n'en a plus vu depuis les jours glorieux de Radetzky et du bienheureux Clément Hofbauer.

Devant cette superbe physionomie qui appartient désormais à l'histoire, il convient de s'arrêter un moment, d'en rechercher et d'en souligner les traits fondamentaux et les caractères saillants. D'une pareille considération, des leçons peuvent se dégager. Nous ne prendrons pas la peine de les formuler. Au lecteur d'« apprendre et de s'instruire ».

Il y aurait dans la personne de Lueger bien des aspects à considérer : l'homme avec sa rude et forte personnalité, son indomptable énergie de caractère et son étonnante bonté ; le chrétien avec sa foi courageuse et sa piété virile ; l'administrateur de génie ; le politique souple, agile, passé maître dans l'art de tirer parti de toutes les situations. De tout cela nous aurons à parler. Mais pour nous, Lueger fut quelque chose de plus qu'un agitateur heureux, un bourgmestre illustre et un grand politique. Il fut la représentation vivante, la personnification en quelque sorte d'une idée

1. En d'autres temps, Vienne aurait fêté avec éclat le centenaire de naissance de son illustre bourgmestre, le 24 octobre 1944. Nous avions pensé pouvoir le célébrer nous-mêmes ici à cette époque. Les circonstances ne l'ont pas permis. Nous voulons au moins, en publiant cet article paru en France, lors de sa mort, rappeler la mémoire de ce grand catholique social. (Note des Éditeurs.)

en marche pénétrant avec lui et par lui dans les masses profondes d'une population pour l'informer et la transformer. C'est là ce qui fait sa vraie valeur et sa vraie signification à nos yeux.

Il ne faudrait cependant pas se méprendre. On chercherait en vain dans tout ce qu'il a laissé comme témoignage de son étonnante et féconde activité quelque chose qui s'appelât un programme, une théorie, soit économique, soit sociale. « Mon programme, ce sont mes œuvres! » disait-il lui-même encore l'an dernier; et il disait vrai.

Lueger était exactement l'opposé d'un spéculateur et d'un théoricien. Essentiellement homme d'action, nature éminemment positive et pratique, il ne disserta jamais. Il a écrit ses idées sur la réforme sociale chrétienne, non point en caractères d'imprimerie dans des livres que la postérité lirait ou ne lirait pas, mais en pierres et en œuvres vivantes dans une ville, disons mieux, dans un pays qui lui doit son relèvement social et religieux.

Lorsque, vers 1864, Lueger, jeune étudiant d'Université, commençait à prendre conscience du monde au milieu duquel il vivait, le libéralisme régnait en maître au Parlement et dans les conseils de la Couronne. Il était à la tête de tous les grands corps publics et dominait la vie économique. Lui seul conduisait au pouvoir et aux honneurs, et façonnait l'opinion.

Les fruits de ce régime sont connus. Il suffit de parcourir dans la littérature du temps, journaux et revues, ce qui concerne l'Autriche de 1860 à 1890 pour s'en faire une idée. Partout on y retrouve la trace des mêmes misères. L'agriculture se plaint de la détresse où l'a réduite une législation faite uniquement en vue du capital mobilier. Le petit commerce et la petite industrie gémissent sous l'oppression du gros capitalisme juif international. L'Eglise, raillée, déconsidérée par une presse éhontée, déplore la perte du sens chrétien et de la pratique religieuse. En face de cela un parti conservateur entièrement étranger aux besoins de son temps et complètement impuissant; un épiscopat même singulièrement faible et capitulant sans cesse de peur de s'attirer de nouvelles calamités; dans l'administration une corruption qui ne prend plus la peine de se cacher; à la Bourse, des spéculations et des escroqueries effrontées amenant des désastres comme le fameux krach de 1873.

Il faut se rappeler cet état de choses pour apprécier justement le rôle et l'œuvre de Lueger.

Ce fut au sein même du camp libéral qu'il put en prendre une juste connaissance, car c'est au sein même du parti qu'il fit ses débuts dans la vie publique. Il y avait été entraîné et poussé par ses amis qui espéraient trouver en lui le régé-

nérateur d'un régime dont le prestige commençait à souffrir des suites mêmes de son propre règne. Ils se méprenaient étrangement: Lueger était un caractère trop loyal et trop droit pour se mettre jamais au service d'une cause dont il aurait reconnu le vice fondamental.

Il eut vite fait d'ailleurs de s'apercevoir de la corruption qui régnait autour de lui et de constater les suites déplorables du système libéral. Et dès lors il lui déclara une guerre à mort.

Toute son existence tient dans cette idée dont elle ne fut que la mise en œuvre pratique: guerre au libéralisme, sous toutes ses formes; au libéralisme économique avec sa trahison des intérêts des classes moyennes, son abandon des masses ouvrières, son adoration servile du gros capitalisme juif international; au libéralisme religieux avec ses hypocrisies, ses lâchetés, son respect humain et sa tyrannie des consciences.

Lueger « pensa », a dit un homme politique étranger à son parti. Il « pensa » pour une population non point très mauvaise, mais légère et facile à conduire, qui, elle, ne « pensait » pas et ne songeait qu'à rire. Et ce que le penseur avec son intelligence vigoureuse et claire voyait au cours de ses réflexions, l'orateur sut le dire au public; le lui dire avec les paroles qui convenaient, de manière à lui préciser ce dont il avait déjà vaguement conscience, à l'arracher au sommeil où il se complaisait, à le soulever et à l'armer contre des oppresseurs dont il se plaignait ou se moquait, mais sans oser rien faire pour s'en délivrer.

Et de là ces interminables campagnes électorales, ces courses sans fin à travers les arrondissements de Vienne, de cabaret en cabaret, de réunion en réunion, ces années de propagande et d'agitation formidable au cours desquelles le jeune avocat Lueger prononçait jusqu'à ses cinq ou six discours dans une seule soirée. Cela dura presque sans interruption de 1876 à 1887, puis de 1887 jusqu'à 1897, date à laquelle le vaillant agitateur monta sur le siège de bourgmestre.

Lueger n'avait pas au début une idée très nette de ce qu'il mettrait au juste à la place du libéralisme régnant. Mais il savait très certainement qu'il devait le renverser, préparer la voie à une ère nouvelle, travailler à une réforme économique et sociale absolument urgente. Cela lui suffisait pour commencer la lutte.

Il fallait assurément pour oser se lever ainsi, seul contre un régime établi, tout ce dont est capable une âme de vingt ans faite de généreuses illusions, de nobles ardeurs et d'héroïques sacrifices. Mais l'avenir appartient aux audacieux, et Lueger en était.

De 1878 à 1887, il courut ainsi la ville, prêchant la guerre au libéralisme avec toute la fougue de sa jeune éloquence,

répandant partout l'idée d'une réforme économique, ralliant autour de sa personne tout ce qu'il trouvait d'hostile au régime libéral et juif, et recueillant sans broncher, de la part de ses alliés d'hier, aujourd'hui ses ennemis, tout ce qu'on peut rêver de railleries et d'injures.

En 1883, il siège, complètement isolé, au Conseil municipal, formant à lui seul avec le Dr Gessmann le fameux « parti des deux ». Mais rien d'ailleurs ne le décourage. Avec une impétuosité que les échecs et les insuccès semblent exciter au lieu de l'abattre, il poursuit la lutte, se multiplie et déploie sur tous les champs de bataille à la fois, les ressources de son éloquence si vivante et si populaire. Pendant ce temps, le Dr Gessmann, son ami et son compagnon d'armes, se chargeait de la publicité et rédigeait les deux petites feuilles hebdomadaires qu'ils appelaient pompeusement « leur presse ».

Entre temps, cependant, les idées de Lueger et ses vues sur la réforme à opérer se précisaient sous l'influence du baron Vogelsang, un homme dont le nom reste inséparable de l'histoire du mouvement chrétien-social en Autriche. Rédacteur au *Vaterland*, Vogelsang avait, lui aussi, depuis longtemps reconnu et dénoncé le libéralisme comme la grande cause du mal social actuel. Il avait nettement saisi que le côté économique était le point faible de tout le système, et c'était sur ce point qu'il faisait porter ses attaques. Il rêvait de grouper tout ce qu'il y avait en Autriche d'éléments sains capables de lancer un mouvement de réforme sociale chrétienne. Dans ce but, il avait réuni autour de lui quelques hommes intelligents et actifs, désireux d'en finir avec ce régime d'oppression et de mort. On comptait parmi eux le prince Liechtenstein, le futur président de la Chambre Dr Pattai, le Dr Gessmann, le Dr Schneider, etc., et plusieurs ecclésiastiques.

Lueger fut introduit dans ce cercle intime. Il y fit la connaissance du grand social-politique et s'y familiarisa avec son programme de réforme sociale-chrétienne.

Relèvement des classes moyennes, réhabilitation du travail manuel et amélioration du sort de l'ouvrier, délivrance de la servitude du gros capitalisme international, rétablissement d'un ordre social chrétien dans lequel aux privilèges sociaux correspondent des devoirs et des charges sociales équivalentes, tels en étaient les principaux articles. Ce programme allait à Lueger. N'était-ce pas en fait ce qu'il avait plus ou moins clairement entrevu lorsqu'il était entré en guerre contre le libéralisme ?

Chez Vogelsang, il avait aussi fait la connaissance de plusieurs ecclésiastiques distingués. L'un d'eux tenait alors dans l'église des Augustins, à Vienne, des conférences sur

la doctrine sociale de l'Eglise. Lueger les suivit avec le plus vif intérêt.

Il fut heureusement surpris de voir que l'Eglise n'était pas ce que ses maîtres libéraux de l'Université lui avaient enseigné. Il constata entre ses idées personnelles sur le libéralisme, ses vues sur la réforme sociale et les enseignements du catholicisme un accord parfait. Comme lui, l'Eglise protestait contre l'oppression des petits et des faibles par les grands et les forts; comme lui elle condamnait la corruption et l'agiotage; comme lui elle s'élevait contre un système économique inspiré des principes d'une Renaissance toute païenne. « Si le catholicisme est cela, dit-il, j'en suis! »

Et, à partir de ce moment, il en fut. Le 23 septembre 1887, il prononça son premier discours dans l'association chrétienne-sociale du Dr Psenner, une organisation qui devait servir de point de départ au parti chrétien-social de plus tard. La même année, il organisait, avec le Dr Gessmann, le grand banquet donné à Vienne en l'honneur du cinquantième jubilé de prêtrise de Léon XIII, afin de célébrer le grand Pape « social ».

Lueger avait désormais trouvé sa voie. Il avait « sombré dans le marais du cléricanisme, de l'antilibéralisme et de l'antisémitisme », comme disaient les feuilles libérales. Il était en possession d'un but plus précis et d'un idéal plus sûr. Cette pensée de la réforme chrétienne-sociale dont Vogelsang avait été le théoricien, il allait la mettre en œuvre et tout d'abord s'en faire le héraut et le champion indéfectible. Car le temps du travail positif n'était pas encore venu. Il s'agissait auparavant de conquérir l'opinion et de faire place nette.

Ce fut la raison d'une tactique que certains ont reprochée à Lueger. Il accueillit dans son camp les éléments les plus étranges et se composa une armée assez disparate d'allemands nationaux, d'antisémites et d'antilibéraux, qui n'étaient unis que par le lien de la haine commune du libéralisme. Mais « pour le moment, déclarait-il au fameux banquet de Léon XIII, il s'agit de renverser l'ennemi commun, le libéralisme; nous pourrons ensuite disputer entre nous ».

Il était, du reste, l'homme providentiel pour lever et tenir en main, jusqu'à victoire complète, une pareille armée. Il avait pour lui toutes les qualités du pionnier d'avant-garde, du *Bahnbrecher*, comme on dit en allemand: la sûreté de vue et le vouloir énergique; tout ce qu'il fallait aussi pour séduire et gagner les masses: le prestige de l'extérieur, la physionomie ouverte, attirante et sympathique, la parole vive et entraînant, émaillée d'expressions pleines de saveur populaire, étincelante d'esprit, cruellement cinglante au besoin.

Dès qu'il paraissait sur une estrade, avec sa haute taille, son front largement découvert, ses cheveux bouclés rejetés en arrière, son regard droit et franc, tout son air d'homme con-

fiant et sûr de lui-même, la foule éclatait en applaudissements et en acclamations. Devant les auditoires douteux ou hostiles, il réussissait presque toujours à trouver le mot qui fait rire; « et une fois qu'ils ont ri, disait-il lui-même, je suis sûr de mon affaire ».

Les obstacles, cependant, ne lui manquèrent pas. Inutile de parler des libéraux et des financiers juifs. On sait comment ils parvinrent à faire casser trois fois de suite par l'empereur son élection de bourgmestre; comment, à propos de la création des usines à gaz de la ville, toute la grosse finance se coalisa pour lui refuser les capitaux nécessaires. Nous ne citons que ces deux épisodes caractéristiques d'une lutte de trente années.

Du côté des conservateurs, on était loin de regarder le mouvement d'un bon œil. Tant de bruit et de tapage les dérangeait de leurs bonnes vieilles habitudes. Ce trouble-sommeil ne pouvait être qu'un turbulent, son parti un ramassis de gens très peu sûrs. Puis il était démocrate. Puis « il était antisémite, et l'antisémitisme est très mal vu à la cour. Comment peut-on être antisémite? » demandait un naïf. D'aucuns n'hésitaient même pas à mettre en doute les convictions religieuses du chef et son catholicisme pratique.

Les propagandistes, d'autre part, n'avaient pas tardé à désertier son camp. Après avoir passé au protestantisme à la suite de Schœnerer, ils devinrent ses ennemis et l'accusèrent... de cléricanisme naturellement, et même de tendances tchèques et slaves?

Quant aux socialistes qui menaient eux aussi, mais avec un tout autre but, la lutte contre le libéralisme, ils ne lui pardonnaient pas de leur avoir enlevé toute une armée d'ouvriers et se levaient en masse contre lui.

Rien cependant ne devait arrêter l'essor et la marche en avant de l'idée *chrétienne-sociale*.

C'est de 1890 à 1897 qu'elle gagna rapidement du terrain et préluda aux victoires définitives de 1902 et 1907. En 1890, Lueger était entré au Landtag de Basse-Autriche. En 1893, les antilibéraux qu'il commandait arrivèrent au Conseil municipal au nombre de 46. En 1895, ils étaient 64 contre 66 libéraux et 6 indépendants.

C'est à cette date, 29 mai 1895, que se place la première élection de Lueger comme bourgmestre. Les libéraux l'avaient laissé nommer à dessein. Sa majorité était trop faible. Il serait obligé de démissionner et ce serait sa perte. Il vit le piège et refusa d'accepter le mandat.

Alors se joua cette célèbre tragi-comédie dans laquelle on vit le judéo-magyarisme et les puissances coalisées de la Bourse mettre tout en œuvre pour fermer au grand leader des chrétiens-sociaux l'accès de la première magistrature de la capitale.

A la suite du refus de Lueger, le Conseil municipal avait été dissous. La campagne électorale qui suivit fut une des plus fructueuses. Les antilibéraux se trouvèrent dans le nouveau Conseil au nombre de 92, plus des deux tiers. Le 29 octobre 1895, Lueger fut de nouveau élu bourgmestre par 93 voix sur 138. L'empereur refusa de confirmer l'élection. On revint aux voix. Lueger sortit de nouveau. Le ministère répondit par la dissolution du Conseil.

Si le libéralisme, en provoquant ces mesures, avait espéré faire tort au jeune parti chrétien-social et à son intrépide chef, il s'était bien trompé. 96 antilibéraux arrivèrent au nouveau Conseil contre 46 libéraux. Le 18 avril 1896 eut lieu l'élection du bourgmestre et Lueger fut nommé pour la quatrième fois. Le ministère était à bout de ressources. L'empereur intervint personnellement. Il fit appeler Lueger et lui demanda de se désister. Par considération personnelle pour son souverain et pour répondre au désir exprimé par lui, Lueger refusa une fois de plus le mandat qui lui était offert. C'était un acte de déférence vis-à-vis de la couronne. Lueger, qui fut toujours profondément dynastique et patriote, le fit sans arrière-pensée et en toute droiture.

Un an plus tard, à la mort du bourgmestre intérimaire, le Dr Strobach, il fut élu pour la cinquième fois. La volonté populaire était par trop manifeste; l'empereur confirma l'élection sans difficulté.

Avec la prise de possession par Lueger du fauteuil de bourgmestre, l'idée chrétienne-sociale entraît dans la troisième phase de son développement, celle du complet épanouissement et des derniers triomphes. Vienne lui était déjà conquise; le libéralisme avait disparu du Conseil municipal; il ne tarderait pas à disparaître également du Landtag de Basse-Autriche et du Parlement.

L'ordre social nouveau, inspiré et vivifié par le christianisme, tel que Lueger le concevait, lui apparaissait, en dehors des discussions d'école et des théories savantes, comme un état où le peuple est heureux, où les nations vivent en paix dans la jouissance de leurs droits respectifs, où les diverses classes de la société respirent et se meuvent à l'aise, libres de toute entrave factice, dans le plein épanouissement de leurs forces vives.

C'est cet idéal très simple, presque simpliste, diront quelques-uns, qu'il chercha à réaliser, à concrétiser dans les faits lorsque la période de travail fécond et bienfaisant eut succédé pour lui à celle de l'agitation et de la propagande.

Il avait en tête, dès qu'il prit possession du fauteuil de bourgmestre, tout un plan de réforme et de politique municipale. Il voulait débarrasser la ville des compagnies de capitalistes étrangers qui l'exploitaient, rajeunir la vieille cité, la parer de fleurs comme une épouse, l'embellir, la pourvoir de

sources d'énergie électrique, tripler ses approvisionnements d'eau potable, la doter d'établissements de bienfaisance modèles, créer des caisses municipales d'épargne et de crédit, relever le sort des employés de la ville, multiplier les écoles et y remettre en honneur l'enseignement de la religion.

Ce plan magnifique, il l'a réalisé à peu près en entier dans un peu plus de douze ans.

A peine nommé bourgmestre, sa première opération fut de laisser tomber le contrat passé avec la compagnie anglaise du gaz et de construire une usine à gaz appartenant à la ville même et exploitée par elle. Déjà il songeait à ce qu'il réalisa plus tard : la création d'usines électriques, le rachat des lignes de tramways, la création d'autres entreprises municipales destinées à fournir à la ville, avec leurs revenus, les sommes considérables nécessaires à la réalisation de ses projets d'embellissement.

Toute cette œuvre de municipalisation n'était pas sans danger. Les économistes ne devaient pas manquer d'objecter... : « C'est dangereux. Il pourrait arriver... », etc.

Mais ce conditionnel est précisément quelque chose que Lueger ne connut jamais. Pour lui, il n'y avait pas de conditionnel. Il voyait tout dans le présent.

Cette absence de considérations théoriques ou hypothétiques est caractéristique chez lui. Elle était le revers d'une très bonne qualité, la conséquence de sa très forte et très vigoureuse personnalité. Il était lui et se sentait de force à conduire les choses à son gré. De ce qui pourrait arriver en d'autres circonstances ou en d'autres temps, il ne se préoccupait point. Dans la question de programme et d'organisation du parti, ce fut la même chose. Il ne voulut jamais entendre parler de programme et ne se soucia guère d'organisation. Il se savait de taille à tenir lieu de l'un et de l'autre. Il eut sans doute le tort de penser qu'il en serait toujours ainsi de ceux qui, plus tard, devraient lui succéder. C'était peut-être beaucoup présumer de l'avenir.

Dans la question de la municipalisation il ne vit qu'une chose : des compagnies de capitalistes étrangers empochant les revenus que leur faisait gagner le public, et laissant la ville à peu près sans lumière, avec un réseau de communications absolument rétrograde. Cela lui parut une énormité. De plus, les revenus réalisés par les grandes entreprises de service public doivent revenir au public : cela lui paraissait justice. Entre les mains d'une administration intègre ils serviront à l'embellissement de la ville. Et ainsi fut fait.

Car ce qu'il voulait en tout et avant tout, c'était le bien et le bonheur du peuple, de ses chers Viennois. Non point un bonheur chimérique, non point le bonheur d'une classe ou d'une catégorie. Mais le bien-être tel qu'il peut humainement se réaliser, avec un peu de bonne volonté et pas mal

d'esprit de sacrifice de la part de ceux qui en sont les artisans: le bonheur et la prospérité de tous. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier justement son œuvre. Tous les étrangers qui ont visité Vienne sont unanimes à dire les merveilleuses et magnifiques transformations qu'il y a opérées. Mais ce qu'ils disent moins, peut-être parce qu'ils ne le savent pas, c'est que toutes ces transformations ont été opérées par un sentiment profond d'amour et de bienveillance à l'égard du prochain.

Le sort du petit commerce et de la petite industrie avait tout d'abord attiré son attention. Il ne cessa de travailler à relever sa situation économique. Comme bourgmestre, il réservait les commandes de la ville aux petits commerçants et aux corporations, aux entrepreneurs privés de préférence aux grosses sociétés capitalistes. Au Landtag de Basse-Autriche, et au Reichsrat, il faisait voter des subsides aux corporations et à la petite industrie. Il faisait également réduire les charges imposées aux petits commerçants et augmenter au contraire les impôts des grosses sociétés. S'il n'a pu réaliser dans cette voie tout ce qu'il aurait voulu, la faute n'en fut pas à lui, mais à la situation anormale créée au Parlement par le régime d'obstruction.

Les ouvriers n'étaient pas exclus de ses préoccupations. On a reproché parfois au parti chrétien-social d'être un parti de petits bourgeois. Il y a une équivoque dans ce reproche. En fait, Lueger s'appuya principalement dans les débuts sur les classes bourgeoises. C'était une nécessité. Ce qui dans l'aristocratie n'était pas libéral était conservateur; et les ouvriers n'avaient pas encore de droits politiques. Le parti s'appela également parti bourgeois; mais c'était par opposition à la social-démocratie d'une part, et au capitalisme d'autre part. Quant à n'être composé que de bourgeois ou à ne représenter que leurs intérêts, ce serait une erreur de le croire.

Lueger n'a jamais voulu que son parti fût un parti de classe, aussi peu parti bourgeois que parti ouvrier, ou parti agraire, ou de quelque autre dénomination que ce soit. Ce point fait expressément l'objet d'une mention toute spéciale dans son testament politique. Il y a dans le parti qu'il a fondé une fraction bourgeoise qui est assurément la plus ancienne; il y a aussi une fraction ouvrière plus jeune mais non moins active; il y a de plus une fraction agraire considérable en Basse-Autriche, en Haute-Autriche et dans le Vorarlberg, pour ne citer que les principaux centres. Entre elles des frottements inévitables ont pu se produire: le chef y demeura toujours personnellement étranger.

La fraction ouvrière, notamment, peut se féliciter aujourd'hui en toute sincérité des sympathies que Lueger eut toujours pour elle. Lorsqu'elle commença à s'organiser, vers 1892,

Lueger fut un des premiers à lui prêter son appui. Plus tard il fut au sein du parti le meilleur soutien des chefs du jeune mouvement ouvrier chrétien-social. Il réclama pour ceux qu'on appelait le « quatrième état » la jouissance de tous les droits politiques. C'est à son influence qu'ils durent en partie le suffrage universel direct tel qu'il fut organisé pour les élections législatives de 1907.

Si nous pouvions entrer dans le détail de ce qu'il fit notamment pour les ouvriers et employés de la ville, nous y retrouverions la même préoccupation d'améliorer dans toute la mesure du possible le sort des petits et des humbles. Augmentation des salaires, réduction considérable du temps de travail, établissement des assurances de maladie ou d'accident et des pensions de retraite, accueil toujours bienveillant aux représentants des organisations qui venaient lui soumettre leurs réclamations ou leurs désirs, ce sont des choses que les fonctionnaires de la ville n'oublieront pas de longtemps et qui contribuèrent pour beaucoup à la popularité dont jouissait parmi eux « leur » Lueger.

Pour tous, artisans, fonctionnaires, ouvriers et commerçants, mais pour les plus pauvres surtout, Lueger voulait, dans toute la mesure où une capitale peut le permettre, du bon air, de la verdure, des jardins et des fleurs; des parcs où les enfants joueraient à leur aise, où les petits ménages respireraient le soir dans une atmosphère un peu meilleure que celle des chambres étroites et mal aérées.

Cette sollicitude avait chez lui quelque chose de touchant. Il employa à créer ces jardins et ces parcs les millions que rapportaient à la ville les tramways, les usines de gaz ou d'électricité et les autres entreprises municipales. Plus de 270 parcs ou squares embellissent aujourd'hui Vienne, couvrant une superficie totale de près de 1,100 hectares. Partout où il y avait place pour un arbre ou une motte de gazon, un arbre a été planté et une pelouse a verdi. Les fleurs ont escaladé jusqu'aux pylônes de l'éclairage électrique et s'épanouissent là-haut, entre ciel et terre, dans de ravissantes corbeilles.

Ce n'était pas assez. Tout autour de Vienne une magnifique ceinture de prairies et de forêts a été ménagée afin de mettre à la portée de milliers et de milliers de pauvres qui ne peuvent quitter la grande ville aux jours des fortes chaleurs, la jouissance d'un peu d'air pur et de fraîcheur.

Pour les enfants de nouvelles écoles ont été construites un peu partout, soixante en tout, larges, bien aérées, pourvues des derniers perfectionnements de l'hygiène et du confort. Pour les vieillards pauvres hospitalisés par la ville et jadis parqués dans de vieux bâtiments trop étroits au sein même de la cité, toute une petite ville s'est élevée au bord du Wienerwald, vingt-neuf pavillons groupés autour d'une ma-

gnifique église vouée au patron du grand bourgmestre, saint Charles Borromée.

Vienne possède aujourd'hui un éclairage splendide, un superbe réseau de tramways électriques, de nouveaux quartiers magnifiquement bâtis, des usines de gaz et d'électricité qui sont des modèles au point de vue technique et constituent de plus une source importante de revenus. Les seuls tramways électriques rapportaient en 1908 plus de quatre millions de bénéfiques nets. En ce moment, un nouvel aqueduc est en construction. Il coûtera plus de 200 millions et doit amener de 200 kilomètres environ 2 millions d'hectolitres d'eau de source par jour.

Tout cela est l'œuvre de Lueger et d'une municipalité chrétienne-sociale¹.

Nous n'avons guère parlé jusqu'ici que de la transformation matérielle opérée dans Vienne sous l'influence du grand bourgmestre. La transformation morale de l'opinion fut peut-être encore plus remarquable. Car ce que Lueger représente et personnifie, c'est l'idée chrétienne-sociale avec tout ce que le premier de ces deux adjectifs signifie de part d'influence accordée à la religion dans la vie publique aussi bien que privée.

Lueger accueillit assurément dans son camp des éléments chez lesquels cette préoccupation était tout à fait au second plan, quand elle n'était plus totalement absente. C'était besoin du moment, nécessité de tactique, mais qui ne lui fit jamais rien sacrifier du principe. Sans doute encore, Lueger ne fut pas toujours le grand chrétien des années de maturité et de vieillesse. Il n'avait pas traversé l'atmosphère d'alors sans en respirer les idées et les préjugés. Mais une fois qu'il eut reconnu son erreur et fut revenu à la foi et aux pratiques de son enfance (Lueger avait eu une mère profondément chrétienne et sa première éducation avait été foncièrement religieuse), il ne connut plus de faiblesse et combattit pour la pensée chrétienne avec la même ardeur et le même dévouement que pour la réforme sociale.

Il y fallait de la générosité, certes. Lui-même pouvait, en 1889, parler du temps encore proche où un laïque n'aurait pas osé se montrer dans la rue en compagnie d'un prêtre. Nous savons comment, au sortir des fameuses réunions chez le baron Vogelsang, les laïques se séparaient soigneusement des ecclésiastiques pour ne point se voir traiter de cléricaux dans le journal du lendemain.

Dans les écoles publiques, la prière avait été supprimée, le crucifix enlevé. Il était interdit aux élèves d'assister en corps aux processions; la mentalité de beaucoup de profes-

1. Cf. *Une capitale chrétienne-sociale : Vienne*, Perrin, 1910, par Eug. BEGLIN.

seurs répondait assez bien — toutes proportions gardées — à celle de nos primaires d'aujourd'hui. Il y avait un professeur de religion; mais il servait surtout de but aux plaisanteries plus ou moins spirituelles de ses collègues.

On appréciera dès lors ce que représentait pour Lueger, jeune député au Reichsrat, futur candidat à la première magistrature de la capitale, le simple fait de prendre la parole dans un grand Congrès des Catholiques, celui d'assister tous les dimanches à la messe de midi en pleine cathédrale, celui encore de donner au Cours social de 1894 le conseil suivant: « Honorez toujours Marie. Chaque enfant apprend à vénérer Marie et l'homme mûr garde pour elle le plus profond respect. » Au sortir d'une conférence socialiste qui a été plutôt tumultueuse, il lance en guise d'adieu à la foule soulevée: « Vive Jésus-Christ! » Et comme quelques « Sosies » pensent le troubler en lui criant par manière de raillerie la salutation chrétienne en usage: « *Gelobt sei Jesus-Christus*; Loué soit Jésus-Christ! », il leur répond sans sourciller: « *In Ewigkeit, amen*; à jamais, ainsi soit-il! »

Une autre fois l'orateur, encore un socialiste, s'étant avisé de blasphémer Notre-Seigneur, Lueger se lève et, prenant la parole: « Quand un socialiste, dit-il, aura fait pour le peuple ce qu'a fait Jésus-Christ, et se sera laissé crucifier, je me ferai socialiste! »

Cette manière d'agir ne fit que s'accroître lorsque Lueger fut devenu bourgmestre.

Un de ses premiers soins fut de faire replacer le crucifix dans les écoles et d'y établir l'usage de la prière. « L'école doit devenir chrétienne »; ce sont ses propres paroles. Il déclarait du reste que comme patriote il ne sanctionnerait jamais la nomination de maîtres socialistes ou schœneriens. « Un socialiste qui prête le serment professionnel fait un parjure: de pareilles gens, je ne puis pas en avoir besoin! » déclarait-il au Conseil municipal en 1905. Il avait déjà dit au Landtag en 1898: « Les professeurs n'ont pas le droit d'abuser de l'école pour en faire une arme de destruction contre la religion. La comparaison que chaque travailleur a le droit d'exprimer librement sa pensée ne vaut pas. Si l'on se fait faire quelque part une paire de bottes, les opinions politiques du cordonnier importent peu. Mais au maître d'école nous ne donnons pas nos bottes, mais nos enfants, et à ce titre nous avons le droit de nous informer de ses opinions politiques¹. »

Toujours pour fortifier le sentiment religieux chez les enfants, il voulait que chaque nouvelle école fût bénite. Il assistait lui-même le plus souvent à cette cérémonie qu'il re-

1. Pour bien entendre ce mot, il faut se rappeler que socialiste-matérialiste, athée, et schœnerien veulent dire: apôtre du Los-von-Rom-Bewegung.

gardait comme une marque de reconnaissance et d'amour à l'égard de Dieu. Il rétablit de même l'usage de l'assistance en corps des enfants des écoles aux processions de la Fête-Dieu. Lui-même y prenait part officiellement. Certaines années on le vit suivre jusqu'à cinq ou six processions différentes.

Au temps glorieux où il gouvernait Vienne dans toute la plénitude de ses forces, il se faisait un plaisir de recevoir à l'hôtel de ville et de saluer les Grands Congrès des Catholiques « en qualité de bourgmestre catholique de la ville-résidence catholique ».

Lorsque les pangermanistes disciples de Schœnerer s'avisèrent de prononcer au Parlement, dans une séance qui fit alors scandale, des paroles blasphématoires contre le très saint Sacrement de l'autel, ce fut Lueger, bourgmestre, qui harangua les 5,000 manifestants catholiques rassemblés par manière de protestation sur la place de l'hôtel de ville, et flétrit devant eux les faits qui s'étaient passés à la Chambre. Ce fut lui encore qui, à la réouverture des séances, renouvela les mêmes protestations devant toute la Chambre.

Une pareille manière d'afficher sa foi et de la confesser au dehors, de la part d'un homme dont la popularité était déjà si grande et l'influence si considérable, ne pouvait pas rester sans résultats.

Les résultats sont visibles. Ceux qui ont le bonheur d'être témoins des grandes manifestations de la vie chrétienne dans la capitale de l'Autriche peuvent les apprécier. Bien des causes ont contribué à cette renaissance religieuse : congrès, congrégations, missions, pèlerinages d'hommes, œuvres de presse, unions scolaires ; mais l'une des principales, sinon la principale tout court, fut Lueger.

C'est lui qui, brisant le charme exercé par le libéralisme et travaillant l'opinion, créa cette atmosphère au sein de laquelle les autres facteurs purent agir sans entrave et collaborer ensuite pour une large part à l'œuvre de régénération.

Quant au libéralisme, pendant que toutes ces transformations s'opéraient, il avait à peu près disparu de la vie publique. Dès 1896, les chrétiens-sociaux avaient envoyé au Landtag de Basse-Autriche 34 députés. En 1902, ils s'assurèrent 46 mandats sur 55 à pourvoir. En 1908, ils arrivèrent avec 93 mandats sur 104. C'était la victoire définitive.

Elle s'affirmait sur toute la ligne. Les élections législatives de 1907, qui se firent sous le régime du suffrage universel direct, avaient été un autre triomphe de l'idée chrétienne-sociale. Sous l'initiative du Dr Ebenhoch, un rapprochement s'était opéré entre les chrétiens-sociaux et les conservateurs catholiques allemands. Après une campagne électorale mémorable et une lutte acharnée, dans laquelle quarante partis étaient en présence avec 2,000 candidats pour 516 sièges à

pourvoir, le parti chrétien-social uni arriva à la Chambre avec 96 mandats, constituant le groupe le plus fort dans cette mêlée de factions et de sous-factions que présente le Parlement de Vienne. Le libéralisme, qui jadis détenait 140 mandats, n'en possédait plus que 28.

En revanche, un nouvel ennemi a surgi avec lequel les continuateurs de l'œuvre de Lueger auront à faire plus encore que lui: la social-démocratie qui compte dans la nouvelle Chambre 90 représentants, 17% du nombre total des députés.

Ce n'est peut-être pas le lieu de toucher ici à la politique proprement dite. Nous devons dire un mot cependant de la position prise par Lueger dans la question des relations entre les deux parties de l'empire austro-hongrois.

D'autant que son attitude répondit parfaitement à ses vues bien connues sur le libéralisme et le gros capitalisme juif. C'était l'un et l'autre qu'il poursuivait encore lorsqu'il dénonçait, dans ses conférences publiques ou au sein du Parlement, les manœuvres du « judéo-magyarisme ».

Dès le début de sa vie politique en 1866, lors du renouvellement du compromis austro-hongrois, à une époque où tout le monde s'enthousiasmait encore pour le dualisme, il en avait perçu et il en signalait le vice fondamental. Ainsi pratiqué, le dualisme devait amener la ruine de la monarchie des Habsbourg, conduire à l'exploitation financière de l'Autriche, à l'anéantissement national des peuples non magyares de Hongrie. En 1891, il fit entendre le même avertissement devant la Chambre. Il y dénonça les manœuvres judéo-magyares avec une telle audace et une telle vigueur de parole qu'il obligea toute la Chambre à l'écouter, muette de stupeur. On protesta ensuite, naturellement, et les protestations atteignirent un degré de violence inouï. Les gros financiers de Hongrie ne parlaient de rien moins que de faire pendre le jeune téméraire. Aujourd'hui, après les leçons de l'expérience, il n'est presque personne en Autriche qui ne partage ses vues d'alors.

Qu'il nous soit permis, avant de finir, de compléter le portrait moral de Lueger, en ajoutant ici quelques traits qui n'ont pu trouver place au cours de cette étude. L'homme vaut ce que vaut son cœur, et chez Lueger le cœur était encore au-dessus du génie.

De tout ce que nous avons dit, on emportera sans doute l'impression que ce vaillant, ce lutteur infatigable était un caractère de trempe, un fort au sens plein du mot.

Mais cette force d'âme n'était pas simple rigidité naturelle. Elle s'accompagnait, chose rare parmi les caractères vigoureusement trempés, d'une absence complète d'égoïsme personnel, d'un dévouement, d'un désintéressement absolu. On trouverait difficilement un homme public aussi complètement oublieux de lui-même. S'il fut ambitieux, cette ambi-

tion fut tout impersonnelle. C'était l'ambition d'être utile à d'autres, de faire triompher une grande idée.

De son dévouement aux intérêts et au bien de sa ville, nous avons déjà longuement parlé. Il ressort assez clairement d'ailleurs de toute cette existence dépensée au service des autres. Le langage populaire avait comme toujours trouvé le mot juste pour exprimer cela; il était pour le peuple de Vienne: « notre Lueger ».

De son désintéressement il reste une preuve encore plus magnifique. Une de ses premières mesures, après avoir été nommé bourgmestre, fut de faire réduire de 48 à 24,000 couronnes la pension qui lui était allouée d'office. La grosse moitié de ce traitement allait d'ailleurs aux établissements de bienfaisance publique. Administrateur pendant plus de douze ans d'un budget qui se chiffrait par centaines de millions¹, Lueger, né pauvre, est mort également pauvre, les mains nettes et le cœur pur. Lui-même avouait quelque temps avant sa mort que, s'il devait quitter sa charge, il se verrait obligé de rouvrir son cabinet d'avocat: il n'aurait pas assez pour vivre. Les frais de ses funérailles auraient probablement absorbé sinon dépassé le peu qu'il laissait à ses deux vieilles sœurs et aux pauvres de la ville: le Conseil municipal dut s'en charger.

La force d'âme se tempérerait surtout chez lui d'une extrême bonté et délicatesse de cœur. Il n'oubliait jamais le plus petit service reçu. Il reconnaissait à la seule démarche (car il avait perdu à peu près la vue depuis plusieurs années) le religieux qui pendant les vacances disait la messe spécialement pour lui dans une petite chapelle de collège; et il ne manquait jamais de s'écrier: « Ah! voilà mon Tyrolien! »

Il avait pour les enfants une prédilection marquée. C'était son bonheur de voir la jeunesse autour de lui. Les enfants le savaient, et l'entouraient dès qu'il paraissait quelque part. C'est à eux qu'il pensait principalement lorsqu'il multipliait dans la ville les jardins et les parcs.

Cette passion des enfants lui inspira l'une des plus délicates et des plus ravissantes manifestations qui signalèrent le grand jubilé de l'empereur en 1908: l'hommage des enfants de Vienne à Schœnbrunn. Il en réunit là 82,000, toute une armée, fleurs resplendissantes de jeunesse et de vie parmi les pelouses et les fleurs de la grande esplanade en face du château. Et le vieux bourgmestre rayonnait d'allégresse et de joie en présentant au vieux monarque ses petits benjamins.

Nous avons parlé du chrétien. Sa religion n'était pas simple formalité, mais conviction intime. Sa piété, simple,

1. Le bilan de 1907, pour ne citer qu'un exemple, accuse un mouvement de fonds d'un demi-milliard: 253 millions de recettes et 240 millions de dépenses.

toute virile, n'avait rien de sentimental ni de maniéré. Tous ses amis parlent avec émotion de sa dévotion à la sainte Vierge, de la manière dont il récitait le chapelet, de son inébranlable confiance en Dieu.

C'est au temps de la maladie surtout que cette piété se manifesta. Cette belle vie, qui avait été une marche ascensionnelle ininterrompue, devait en effet s'envelopper durant les dernières années de cette douce auréole que donne la souffrance à l'homme de génie. Il fit en 1907 une très grave maladie, dont il ne se releva jamais complètement, et au cours de laquelle il perdit la vue. Trois années d'épreuves suivirent : elles trouvèrent et achevèrent en lui le chrétien plein de patience et de résignation.

Lorsque se déclara le mal qui devait l'emporter, un de ses premiers soins fut de penser aux derniers sacrements. « Ne me faites pas manquer cela, dit-il à ses amis. Dès que cela deviendra sérieux, envoyez-moi chercher Smolk (le prélat qui l'avait déjà administré en 1907); s'il n'y est pas et que ça presse, allez à l'église votive. » Mgr Smolk arriva peu après. Le malade se confessa et communia. Pendant les prières de l'extrême-onction : « Allez doucement, dit-il, afin que je puisse suivre. »

Sa mort fut calme et sainte, comme celle d'un grand lutteur qui s'endort paisiblement au soir du dernier combat. C'est au milieu de ses amis agenouillés et priant autour de lui qu'il rendit à Dieu son âme. Sa dernière parole avait été, en réponse au salut de l'abbé Drexel : *Gelobt sei Jesus-Christus ! In Ewigkeit. Amen !*

* * *

Tel fut cet homme dont l'Autriche peut à bon droit porter le deuil. Il fut grand dans sa vie privée aussi bien que dans sa vie publique. Il eut l'intelligence de son temps et l'intelligence de son pays. Il fut un chef payant de sa personne, il fut aussi un chef victorieux. Il sut se conquérir une armée d'abord, un royaume ensuite. Car, on l'a très justement remarqué, « il ne fut point populaire à cause de ce qu'il fit, mais il fit quelque chose parce qu'il était populaire ».

Il n'a point achevé son œuvre; et cependant il a bien rempli sa mission. La Providence l'avait envoyé pour réveiller un peuple et frayer de nouvelles voies. A d'autres elle laisse le soin de continuer dans les voies désormais ouvertes. L'Autriche ne retrouvera probablement pas de longtemps un homme de sa taille. Puisse-t-elle en trouver du moins qui sachent continuer et parfaire ce qu'il a si bien commencé : la réalisation au sein d'une vieille société d'un ordre chrétien-social nouveau.

L'OEUVRE DES TRACTS — Suite

130. *Le B. Albert le Grand* . R. P. Richer, O. P.
 131. *La Tempérance*—I . S. G. Mgr Courchesne
 132. *Les Bénédictins*.
 Dom Léonce Crenier, O. S. B.
 133. *La Médaille miraculeuse*.
 R. P. Plamondon, S. J.
 136. *La Formation d'une élite féminine*.
 Marguerite Bourgeois
 137. *L'Eucharistie et la Charité* . C.-J. Magnan
 138. *T. R. P. Basile-Antoine-Marie Moreau*.
 Une Religieuse de Sainte-Croix
 139. *La Tempérance*—II . S. G. Mgr Courchesne
 141. *L'Ouvrier en Russie* . E. S. P.
 142. *L'Action catholique* . Mgr Eugène Lapointe
 143. *La Russie en 1930* . Dr Georges Lodygensky
 144. *Le Scoutisme canadien-français*.
 R. P. Paul Bélanger, S. J.
 145. *L'Aumône* . Mgr Charles Lamarche
 146. *Le Monument du Souvenir canadien*.
 L'hon. Rodolphe Lemieux
 153. *Un groupe de jeunesse catholique*.
 Abbé Aurèle Parrot
 154. *La Sanctification du dimanche* . XXX
 156. *Encyclique « Caritas Christi compulsi »*.
 S. S. Pie XI
 158. *La Société St-Vincent-de-Paul à Montréal*.
 J.-A. Julien
 159. *Le Malaise économique* . Nos Evêques
 163. *Les Carrières*—I.
 Mgr Pâquet et P. L. Lalande, S. J.
 164. *L'Année sainte* . S. S. Pie XI
 165. *Les Carrières*—II.
 A. Perrault, C. R., et J. Sirois, N. P.
 167. *Les Carrières*—III.
 Dr J. Gauvreau et A. Mailhiot
 168. *Les Carrières*—IV.
 S. Exc. Mgr Vachon et A. Bédard
 169. *Encyclique « Dilectissima Nobis »*.
 S. S. Pie XI
 171. *L'Héroïque Aventure*.
 R. P. Gérard Goulet, S. J.
 172. *Les Carrières*—V.
 A. Champagne et P. Jonas
 173. *La Famine en Russie* . Cilacc
 174. *Les Carrières*—VI . A. Rioux et A. Godbout
 176. *Le Message de Jésus... Ses sources*—II.
 R. P. L.-A. Tétrault, S. J.
 177. *L'Eglise de Rome et les Eglises orientales*.
 Abbé J.-A. Sabourin
 178. *Les Carrières*—VII.
 F. L'Heureux et A. Léveillé
 179. *Un Monastère de Bénédictines au Canada*.
 R. P. Paul Doncœur, S. J.
 183. *L'Apostolat* . J. Sylvestre et A. Provencher
 184. *Pour le plein rendement des Retraites fermées*.
 E. Mathieu et M. Chartrand
 185. *Mgr Provencher* . R. P. Alex. Dugré, S. J.
 186. *Les Carrières*—VIII.
 E. Minville et A. Laurendeau
 187. *Saint Jean Bosco* . P. René Girard, S. J.
 189. *La Retraite fermée et les jeunes*.
 Jean-Paul Verschelden
 190. *Armand La Vergne* . XXX
 191. *Les Bx Martyrs Jésuites du Paraguay*.
 R. P. Tenneson, S. J.
 192. *La Retraite fermée, œuvre essentielle*.
 Gérard Tremblay
 195. *Le Vieux Collège de Québec*.
 P. Jean Laramée, S. J.
 197. *Pacifisme révolutionnaire*.
 « Lettres de Rome »
 198. *L'Œuvre des Gouttes de lait paroissiales*.
 Dr Joseph Gauvreau
 199. *Les Jésuites* . Abbé Joseph Gariépy
 200. *L'Œuvre des Terrains de Jeux* . O. T. J.
 201. *Sous la menace rouge*.
 R. P. Archambault, S. J.
 202. *Un quart d'heure au pays du Soleil Levant*.
 Paul-Émile Léger, P. S. S.
 203. *Croisière en U. R. S. S.* . Pierre Mauriac
 206. *L'Action catholique*—I . S. S. Pie XI
 210. *Sœur Mathilde de la Providence*.
 Marie-Claire Daveluy
 212. *Notre régime pénitentiel* . Dr Joseph Risi
 213. *L'Ordre social chrétien* . Cardinal Liénart
 215. *Lettre apostolique « Nos es muy »*.
 S. S. Pie XI
 216. *Le Père Marquette* . Alexandre Dugré, S. J.
 217. *Sur les pas du Frère André*.
 Frère Léopold, C. S. C.
 218. *La Mission Saint-Joseph de Sillery*.
 R. P. Léon Pouliot, S. J.
 219. *L'Espagne dans les chaînes*. . Gil Robles
 220. *L'Expérience d'Antigonish*.
 Abbé Livain Chiasson
 221. *Le Saint Rosaire*.
 S. S. Pie XI et S. S. Léon XIII
 222. *Retraites pour collégiens*. Abbé A. Mignolet
 223. *L'Impérieuse Mission de la jeunesse*.
 Roger Brossard
 224. *L'Action catholique*—II . S. S. Pie XI
 225. *Congrès Eucharistique National de Québec*.
 R. P. Auguste Grondin, S. S. S.
 226. *Lettre sur le communisme*.
 S. Exc. Mgr Georges Gauthier
 227. *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard*.
 R. P. Léo Boismenu, S. S. S.
 228. *Mémoires des minorités au Canada* . O. T.
 229. *La Vierge en Nouvelle-France*—I.
 P. Charles Dubé, S. J.
 230. *Congrès mondial de la Jeunesse* . E. S. P.
 231. *Doit-on tolérer la propagande communiste ?*
 Abbé Camille Poisson
 232. *Une Université catholique au Japon*.
 R. P. Hugo Lasalle, S. J.
 233. *Le Front unique, piège communiste*.
 Entente internationale anticommuniste
 234. *The Bogey of Fascism in Quebec. The Quebec
 « Padlock Law »*.
 H. F. Quinn et G. A. Coughlin, K. C.
 235. *Vœux du premier Congrès de tempérance*.
 E. S. P.
 236. *Doit-on laisser les enfants entrer au cinéma*.
 Comité des Œuvres catholiques
 237. *Guerre au blasphème, vengeance de Satan !*
 Abbé Georges Panneton
 239. *Pie XI et le Canada* . E. S. P.
 240. *Sa Sainteté Pie XII* . E. S. P.
 242. *Que pensent les maîtres de l'U. R. S. S. ?*
 S. E. P. E. S.
 243. *La Soumission de « l'Action française »*.
 E. S. P.
 244. *Les Canadiens français et le Nouvel Ontario*
 Dr Raoul Hurtubise
 245. *Une élite dans l'industrie* . Abbé B. Gingras

L'OEUVRE DES TRACTS — Suite

246. *Lettre encyclique « Sertum Laetitiae »* S. S. Pie XII
 247. *La Vierge en Nouvelle-France — II.* P. Charles Dubé, S. J.
 248. *Allocutions de Noël.* S. S. Pie XII
 249. *La Nouvelle Tactique du Komintern.* Entente internationale
 250. *La Science, la Foi, la Vision.* S. S. Pie XII
 251. *L'Histoire du Canada commence-t-elle en 1760 ?* G.-E. Marquis
 252. *Mgr Adélarde Langevin, O. M. I.* Abbé Léonide Primeau
 253. *Les Missions de la Compagnie de Jésus.* S. J.
 254. *Aux jeunes mariés — I.* S. S. Pie XII
 255. *La Franc-Maçonnerie.* Chanoine Georges Panneton
 256. *IV^e Centenaire de la Compagnie de Jésus.* S. S. Pie XII
 257. *Préparation à la vie de famille.* Mme Françoise Gaudet-Smet
 258. *L'Action catholique.* S. S. Pie XII
 259. *Messages.* Maréchal Pétain
 260. *Les Martyrs jésuites.* R. P. Archambault, S. J.
 261. *La puissance de la presse et sa mission.* Mgr Philippe Perrier
 262. *L'Action catholique féminine.* S. S. Pie XII
 263. *La Nouvelle Loi des liqueurs.* E. S. P.
 264. *Aux jeunes mariés — II.* S. S. Pie XII
 265. *Trois regards sur Haïti.* Abbé B. Gingras
 266. *Jésuites.* E. S. P.
 267. *Y a-t-il une spiritualité d'Action catholique ?* Mgr Guerry
 268. *Directrices d'Action catholique.* S. S. Pie XII
 269. *Montréal, ville inconnue.* Pierre Angers, S. J.
 270. *Dévotion à la sainte Famille.* R. P. Archambault, S. J.
 271. *Ville-Marie.* Abbé Lionel Groulx et Mgr Olivier Maurault, P. S. S.
 272. *Aux nouveaux époux.* S. S. Pie XII
 273. *Nous maintiendrons.* Antoine Rivard, C. R.
 274. *Le Couvre-Feu.* R. P. Archambault, S. J.
 275. *La Nativité de la Sainte-Vierge d'Hochelega.* Abbé Henri Deslongchamps
 277. *La Retraite fermée et la paix sociale.* A.-H. Tremblay
 278. *La Question sociale.* Episcopat anglais
 279. *Les Internationales.* C.-E. Campeau
 280. *La Prière pour les prêtres.* Marc Ramus, S. J.
 281. *Les Carrières — IX.* Abbé L. Desmarais et R.-O. de Carufel
 282. *Si les femmes voulaient...* R. P. Georges Desjardins, S. J.
 283. *Le T. R. P. Wladimir Ledochowski.* R. P. Joseph Ledit, S. J.
 284. *Le Komintern.* E. S. P.
 285. *Dieu et son Eglise.* R. P. P. Harvey, S. J.
 286. *Le Français en Acadie.* S. Exc. Mgr Robichaud
 287. *Les Témoins de Jéhovah.* Joseph Ledit, S. J.
 288. *L'Œuvre des Vocations.* R. P. Archambault, S. J.
 289. *Le Blasphème (Lettre pastorale et Mandement).* S. Em. le cardinal Villeneuve
 290. *La Russie soviétique.* Max Eastman
 291. *Mission des Universités.* Lord Halifax et Oscar Halecki
 292. *La Pologne héroïque et martyre.* E. S. P.
 293. *La guerre germano-soviétique et la question du bolchéisme.* E. I. A.
 294. *Mère Marie-du-Saint-Esprit.* Abbé Clovis Rondeau, P. M. E.
 295. *La Révolution nationale.* Oliveira Salazar
 296. *Nos devoirs envers le Pape.* R. P. Bonaventure Péloquin, O. F. M.
 297. *L'Attaque des Soviets contre le Vatican.* Mgr Fulton Sheen
 298. *La Délinquance juvénile et la guerre.* R. P. Valère Massicotte, O. F. M.
 299. *Un programme de prophylaxie.* Paul Gemahling
 300. *Le Centenaire des Soeurs Grises.* Abbé Léonide Primeau
 301. *Pourquoi voler — Comment voler.* E. S. P.
 302. *Russie et communisme.* E. S. P.
 303. *La Terre qui naît.* Alexandre Dugré, S. J.
 304. *Le foyer familial et la responsabilité des parents.* J.-Omer Asselin
 305. *Varenes agricole.* Firmin Létourneau
 306. *Les Petites-Soeurs de l'Assomption.* Une religieuse
 307. *S. S. Pie XII et la Papauté.* Chanoine Alphonse Fortin
 308. *L'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu.* Maurice Ruest, S. J.
 309. *Karl Lueger.* P. Coulet

N. B. — Les numéros omis sont épuisés.

Prix: 10 sous l'unité, franco; \$6.00 le cent; \$50.00 le mille, port en plus.

Conditions d'abonnement: \$1.00 pour douze numéros consécutifs.

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE, 1961, rue Rachel Est, Montréal